Beaucoup de bruit pour (presque) rien ? À propos de la diffusion et de la réception du « jeu de la mort »

Much ado about (nearly) nothing ? About Broadcasting and Reception of the Television Programme “Le Jeu de la Mort”

Brigitte Le Grignou et Érik Neveu

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/2071>

DOI : 10.4000/questionsdecommunication.2071

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 31 décembre 2011

Pagination : 215-238

ISBN : 978-2-8143-0108-5

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Brigitte Le Grignou et Érik Neveu, « Beaucoup de bruit pour (presque) rien ? À propos de la diffusion et de la réception du « jeu de la mort » », *Questions de communication* [En ligne], 20 | 2011, mis en ligne le 01 février 2014, consulté le 10 décembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/2071> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.2071>

> ÉCHANGES

BRIGITTE LE GRIGNOU

Institut de recherche interdisciplinaire en sciences sociales
Université Paris Dauphine
b.legrignou@free.fr

ÉRIK NEVEU

Centre de recherche sur l'action politique en Europe
Institut d'études politiques de Rennes
erik.neveu@sciencespo-rennes.fr

BEAUCOUP DE BRUIT POUR (PRESQUE) RIEN ? À PROPOS DE LA DIFFUSION ET DE LA RÉCEPTION DU « JEU DE LA MORT »

Résumé. — Il s'agit, à propos du *Jeu de la Mort*, faux jeu télévisé reproduisant la fameuse expérience de Stanley Milgram et visant à susciter un débat critique sur les phénomènes de soumission à l'autorité, de questionner trois aspects défendus par les producteurs, notamment scientifiques, du programme. On soulignera d'abord le double parti pris (scientifique et militant) des protagonistes : construire une démonstration scientifique du pouvoir quasi démiurgique acquis par la télévision au seuil du XXI^e siècle. On interrogera ensuite les fondements théoriques et méthodologiques de l'émission, soit le recours quasi exclusif à une discipline, la psychologie sociale. Enfin, on analysera les effets régressifs (régression épistémologique et politique) de l'indifférence des protagonistes aux apports des sciences sociales, c'est-à-dire aux explications « du social par le social ».

Mots clés. — Télévision, Milgram, psychologie-sociale, obéissance, résistance, sciences sociales.

Le 17 mars 2010, France 2 diffusait « Le Jeu de la mort », émission préparée par Christophe Nick, premier volet¹ d'un programme destiné, *via* la reproduction dans le cadre d'un (faux) jeu télévisé de la fameuse expérience de Stanley Milgram, à susciter un débat critique sur les phénomènes de soumission à l'autorité, mais aussi sur le pouvoir considérable et alarmant qu'aurait acquis la télévision. Promue avec quelque battage, l'émission présentait une série de caractéristiques atypiques qui pouvaient attirer l'attention des chercheurs s'intéressant à la télévision. Il n'est pas si courant qu'une grande chaîne hertzienne diffuse en début de soirée un programme qui invite à réfléchir sur les potentiels dangers du pouvoir de la télévision. Il n'est pas plus banal qu'un programme soit préparé en étroite collaboration avec des chercheurs, ici psychologues sociaux et spécialistes de communication. L'ampleur des discussions et polémiques nées de cette diffusion est elle aussi singulière. Elle s'est traduite par la publication, deux semaines avant la diffusion, d'un livre de Christophe Nick et Michel Eltchaninoff (2010), *L'Expérience extrême*, détaillant l'expérience et ses leçons. Sans être hors du commun, la couverture médias, plus encore les discussions sur des sites web, furent significatives. Elles donnèrent lieu à des interventions tant d'universitaires qui avaient concouru à l'émission – au premier chef, le professeur Jean-Léon Beauvois², psychosociologue – que d'autres chercheurs adoptant parfois des positions plus critiques³. En revenant sur cette émission, nous proposerons trois éclairages. Le premier vise à mettre à plat le projet revendiqué par les divers protagonistes du « Jeu de la mort ». Il souligne leur double parti pris : conduire une démonstration sur le pouvoir quasi-démiurgique acquis par la télévision au seuil du XXI^e siècle, et fonder cette approche sur la science, plus exactement sur ce qui est donné en ce domaine comme la seule science adéquate : la psychologie sociale. C'est sur cette centralité de la psychologie sociale, sur certains choix théoriques et méthodologiques, que nous nous fixerons ensuite. Nous pointerons l'apport stimulant de la discipline dans l'analyse de « situations » susceptibles d'inhiber les capacités de résistance à des personnes ou institutions lestées d'une autorité symbolique, aussi bien que l'ambition exagérée des prétentions explicatives de la discipline à partir d'un mince matériau. Certaines montées en généralité nous semblent constituer un abus d'autorité symbolique, en bonne part homologue à ce que met en scène

¹ Le documentaire de C. Nick est constitué de deux parties. La première, « Le jeu de la mort », est diffusée le 17/03/10 sur France 2 à 20 h 35 et suivie, à 22 h 05, d'un débat, « Jusqu'où va la télé ? » ; la seconde, « Le temps de cerveau disponible », est diffusée le 18/03/10 à 22 h 45, sur la même chaîne.

² Les interventions des chercheurs sont disponibles sur le site en ligne du *Point* et, de façon plus argumentée, sur <http://liberalisme-democraties-debat-public.com/> (article 119, saisi le 19/07/10).

³ Les rares réserves sur l'appareillage scientifique, les résultats et interprétations de l'expérience, émanent des quelques chercheurs d'horizons disciplinaires variés (sciences de l'information et de la communication, philosophie, sémiotique, sociologie, etc.) invités, dans la presse ou dans les publications de leur laboratoire, à « décrypter à chaud » l'émission : voir, à titre d'exemple exceptionnel, le débat entre C. Nick et le sociologue É. Macé, dans *L'Humanité* (27/03/10), ou le site du Laboratoire Communication et politique du CNRS. Pour un point de vue critique de psychosociologues, voir le travail de L. Bègue et M. Terestchenko (2010).

l'émission, et un cas d'« idéologie scientifique », selon les termes de Georges Canguilhem (1988 : 44), soit l'extension démesurée des capacités explicatives d'un savoir, dont l'objet devient « hyperbolique, relativement à la norme de scientificité qui lui est appliquée par emprunt ». Faire ce constat c'est aussi observer que, s'agissant tant des dispositifs de production de l'autorité que des modalités de réception des messages, les apports des sciences sociales – au sens durkheimien d'« expliquer le social par le social » – se trouvent ici soit totalement ignorés, soit considérés *a priori* comme impertinents. Ce n'est pas s'engager dans une guerre des disciplines que de montrer que cette posture est scientifiquement régressive. Plus curieusement encore, puisqu'elle est portée par un producteur qui se veut critique du pouvoir de la télévision, et un universitaire qui fustige chez ses contradicteurs académiques des « chantres du système », elle aboutit à une vision misérabiliste de citoyens manipulables et démunis devant de puissantes institutions de pouvoir et de façonnage. Comment alors rendre compte du nuancier des actes de résistance des plus minuscules au plus héroïques, des mutineries en temps de guerre au fait que des milliers de Polonais aient pris l'habitude de mettre leur téléviseur devant les fenêtres, écran vers l'extérieur, lors des JT des années Jaruzelski ? La question mérite d'autant plus d'être posée que, si la psychologie sociale est plutôt méconnue des autres sciences sociales, l'expérience de Stanley Milgram fait exception par les discussions qu'elle a suscitées et par sa mobilisation par des historiens dans l'explication des comportements des meurtriers de masse. Les producteurs du « Jeu de la mort » ne sont donc pas tout à fait des pionniers dans la transposition de l'expérience à une situation différente du contexte initial – l'Université – et dans la réflexion sur les conditions de l'obéissance (voir Richardot, 2008).

Le pacte de réception : une démonstration scientifique des dangers de la télévision

« Ce que nous allons regarder est extrêmement dur. Il ne s'agit pourtant que de télévision » (phrase d'ouverture, « Le jeu de la mort »). « Un documentaire à glacer le sang » (AFP, 18/02/10) ; « La terrifiante expérience du documentariste C. Nick » (*Télérama*, 13-19/03/10) ; « Sur le plateau, face à face, un tortionnaire et sa victime. Glaçant » (*Télé Obs*, 13-19/03/10) ; « Un documentaire en deux parties simplement fracassantes [...]. Âmes sensibles s'abstenir » (*TV Magazine*, 13-19/03/10). « Des candidats prêts à en torturer d'autres pour complaire à la caméra » (*Libération*, 17/03/10) ; « La télévision serait-elle devenue mûre pour tuer ? » (*Le Progrès*, 03/03/10) ; « Le Petit écran peut-il amener les gens à torturer ? » (*Le Monde TV*, 14-15/03/10) ; « Les candidats d'un jeu sont poussés à torturer leurs partenaires » (*Le Figaro*, 17/03/10). Il faudrait compléter ce petit florilège de titres et titraillages annonçant la diffusion du « Jeu de la mort » par son iconographie. Elle privilégie la chaise destinée à la personne soumise aux questions, une machine évoquant la chaise électrique dans un caisson capitonné, l'autre photo de base

est un pupitre de manettes avec indication d'un degré de voltage et de l'intensité du choc. L'importance, le registre et le ton de gravité de ce bruit médiatique suggèrent le succès du « concept » de l'émission auprès de son premier public que sont les journalistes. Sur la brève séquence de deux mois, entre mi-février où France 2 annonce deux documentaires qui « devraient ouvrir le débat sur le pouvoir du petit écran » (*CB Newsletter*), et mi-avril, on trouve environ 200 occurrences d'évocation du programme dans les publications francophones. Le cadrage de ces « pré couvertures » est très cohérent. Le double titre (« Le jeu de la mort », « Jusqu'où va la télé »), le sujet (la télé-réalité, un genre télévisuel très discuté pour l'engrenage de violence et de scènes humiliantes qu'il favorise), la réputation de journaliste d'investigation de l'auteur⁴, son propos (dénoncer le pouvoir de la télévision), plus encore l'argument (démontrer scientifiquement ce pouvoir par le recours à un protocole expérimental et à une équipe de scientifiques), se conjuguent pour susciter des articles reposant sur la reprise des mêmes mots, « mort », « torture », « glaçant », « terrifiant », mais aussi sur le même cadrage. Tous les journalistes ne sont pas conquis par le documentaire⁵, mais presque tous acceptent la définition de l'expérience et l'interprétation de ses résultats : démonstration est faite que la télévision/la télé-réalité peut nous transformer en tortionnaires. Le film est un « cri d'alarme » contre le pouvoir de la télévision. À travers ce premier succès, on a, outre la démonstration d'un effet rarement évoqué de la télévision sur un public particulièrement concerné de confrères, une piste pour comprendre la genèse et le mode de fonctionnement de cet objet complexe : une émission de télévision d'un genre hybride, faisant alterner documentaire et débat, mêlant dispositif de jeu, fiction et documentaire, vrais naïfs, faux public, un comédien et une animatrice de télévision et de vrais universitaires, promettant de la souffrance, du supplice, de la mort, et appelant à une croisade contre les dérives de la télévision.

Au-delà d'une émission, une cause

L'évidence du cadrage journalistique suggère pourtant d'aller au-delà de l'efficacité d'une opération promotionnelle pour s'intéresser aux intérêts divers et diversement investis par les protagonistes de cette entreprise. Le dispositif est professionnellement agencé pour assurer promotions et reprises, mais aussi satisfaire les attentes des différents partenaires. Avant sa diffusion sur la chaîne publique française, le documentaire est passé le 26 février 2010 sur une chaîne belge (RTBF), puis le 12 mars 2010 sur une chaîne suisse (TSR2). On l'a vu, le film s'accompagne de la sortie d'un livre dont le co-auteur au côté de Christophe Nick est Michel Eltchaninoff (2010), collaborateur de *Philosophie Magazine*,

⁴ C. Nick est, notamment, l'auteur avec P. Péan (1997) d'une enquête sur TF1 saluée par la presse.

⁵ *Libération* (18/03/10) ironise à propos des excès de mise en scène et de la morale de comptoir qui fonde débat et documentaire : « Avec toutes ces horreurs qu'on voit dans la télé-réalité, faut pas s'étonner que la société elle aille mal ».

« partenaire » de l'opération, et d'une livraison de cette revue intitulée « La télé nous rend-elle mauvais ? ». Le premier volet du documentaire est suivi d'un débat télévisé auquel participe le rédacteur en chef du magazine partenaire, deux journalistes de radio et deux animateurs de chaînes de télévision. Si l'on ajoute que le réalisateur a le projet de réaliser un 3^e documentaire, un « 52 mn » pour la Cinquième, à partir d'un reportage sur le devenir des « candidats », un an plus tard, et que le rédacteur de *Philosophie Magazine* a publié, en mai, *Le Téléviathan* (2010), livre témoignage de sa mauvaise expérience du débat télévisé auquel il a participé en mars, on comprend, sans réduire l'entreprise à sa dimension commerciale, que les premiers intérêts investis sont ceux de professionnels des médias et que, de ce point de vue, l'opération est plutôt un succès. Réussite du producteur-réalisateur qui conforte, auprès de ses partenaires, confrères et public, sa réputation d'auteur de documentaires et livres « dérangeants » ; réussite du magazine partenaire qui obtient en avril le prix du « Magazine de l'année » ; réussite de la chaîne publique qui, avec la mise en scène, en *prime time*, d'une expérience scientifique, découvre un nouveau « concept », s'impose comme garant des valeurs du service public contre les dérives de la télévision commerciale. Réussite encore des scientifiques, spécialistes de psychologie sociale et, dans une moindre mesure, d'information et communication qui, par leur présence à l'écran, les entretiens qu'ils accordent aux magazines, quotidiens, sites internet, par les publications dans revues ou ouvrages académiques (Bègue, Beauvois, Courbet, Oberlé, 2010 ; Bègue, à paraître ; Beauvois *et al.*, à paraître), font connaître leurs noms, leurs travaux et contribuent à la valorisation de leur discipline. Ne mettre en lumière que ces indicateurs de réussite serait passé à côté d'une autre dimension essentielle de l'émission qui se donne comme une entreprise de réflexion critique. Beaucoup de ses collaborateurs revendiquent une volonté d'expliquer, de faire prendre conscience. Ce travail d'ennoblissement et de valorisation est perceptible dans toute une série de discours. Le réalisateur-producteur ne produit pas seulement un documentaire, fût-il scientifique, pour une chaîne publique de télévision, il s'engage dans un combat contre « l'abus de pouvoir » et dans une réflexion sur la « nature des pouvoirs » afin que tous (« c'est de nous dont on parle »⁶) puissent en tirer des leçons. Les journalistes ne rendent pas compte d'une énième dénonciation de la télé réalité, mais s'investissent dans la démonstration scientifique des dangers de la télévision et, au-delà, de la communication. L'accueil attentif réservé par les journalistes culturels et critiques de télévision aux travaux qui évoquent, à l'instar du *storytelling* ou du *buzz viral*, des processus invisibles, sans acteurs, sans réseaux, qui fonctionnent à la magie ou à la contagion, et dont ils sont partie prenante, témoigne de leur difficulté à la fois à objectiver et à relativiser leur activité. L'équipe de tournage (techniciens, réalisateur, animatrice) ne fabrique pas un autre produit standard, mais participe à la prise de conscience par une profession de sa responsabilité

⁶ C. Nick répond aux internautes de *Télérama*. Voir le site : <http://television.telerama.fr/television/christophe-nick-repond-aux-internautes-de-telerama-fr;53787.php>

sociale. Les universitaires enfin, loin de céder aux charmes souvent décriés de la médiatisation, trouvent dans cette émission l'occasion de mettre la science – leur science – au service d'une cause plus noble que les intérêts d'une entreprise ou même des pouvoirs publics : il ne s'agit pas seulement de dénoncer la télévision commerciale et ses productions, mais de combattre rien moins que le « totalitarisme », aux dires même de Jean-Léon Beauvois qui voit dans la télévision un « totalitarisme tranquille »⁷. Le documentaire fait d'ailleurs deux allusions à des totalitarismes « durs » *via* une référence à la jeunesse d'une candidate, résistante, dans un pays communiste, et un long plan sur l'homme seul face aux chars, sur la place Tien An Men. On voit ce que l'oxymore doit au prestigieux précédent de la « banalité du mal » et combien la référence, même implicite, à Hannah Arendt est susceptible d'ennobler la cause. Justifiés par un pareil projet, ses promoteurs peuvent même au détour des entretiens confesser quelques maladresses – un titre « racoleur », le stress des sujets, la reprise d'une expérience éthiquement discutable – dont l'aveu vaudra absolution. La lecture du paratexte de l'émission (livre, entretiens), plus explicite encore dans l'imputation à la télévision d'un pouvoir alarmant, permet de vérifier que nous ne sur-interprétons pas la dimension engagée et civique du projet. Car la télévision, identifiée à la télé réalité, apparaît comme le vecteur majeur, sinon unique, d'un bouleversement social : elle « vise l'invention d'une nouvelle manière de faire société », avec elle « un troisième âge des masses est en train d'émerger » (Nick, Eltchaninoff, 2010 : 5). Cette puissance maléfique génère un régime d'obéissance dont l'efficacité éclipse « n'importe quelle instance » ; elle est portée, au plus au point, par la télé réalité, productrice d'une dynamique de conformisme et de lutte darwinienne pour le succès : « La kholantisation de la société est en marche. Il faut vaincre ou disparaître » (Eltchaninoff, 2010). La réussite en termes d'audience semble moins manifeste puisque « Le jeu de la mort » a réuni, en *prime time*, « seulement 3,4 millions de téléspectateurs » comme l'écrivent, non sans ironie, les journalistes de *Libération* qui précisent que ce score situe le documentaire derrière la série policière américaine de TF1 et derrière « Loulou la Brocante » de FR3. Ces résultats, qualifiés par quelques-uns de « décevants » au regard de la promotion, font cependant l'objet de très peu de commentaires, comme si les téléspectateurs, leurs réactions, lectures, interprétations du programme, étaient trop attendus, pour susciter l'intérêt (de la presse écrite ou, on va le voir, des partenaires de l'émission). Il est d'ailleurs significatif de cet « oubli » des téléspectateurs, qu'à l'exception de quelques « courriers de lecteurs » convergeant avec la lecture journalistique, une seule réaction ait été présentée, celle d'un public particulièrement concerné (Chalvon-Demersay), en la personne de la présidente d'Endemol-France qui voit dans le documentaire un « procès d'intention un peu stalinien contre les chaînes commerciales » (AFP : 19/03/10).

⁷ Voir le site : <http://liberalisme-democraties-debat-public.com/>

Faire Science

La volonté de fonder le discours critique sur une démonstration scientifique constitue un fil structurant de l'émission. Qu'on suive « Le jeu de la mort » ou qu'on lise *L'expérience extrême*, on y rencontre la constante préoccupation d'expliquer un protocole, d'en rendre intelligible les coulisses, de signaler un certain nombre de biais possibles et les démarches entreprises pour les conjurer. Selon un fil chronologique, le téléspectateur ou le lecteur se voit expliquer avec précision et pédagogie, les conditions de recrutement et de sélection des candidats, les modalités de leur prise en main dans les studios de télévision, l'organisation de l'enregistrement, le rôle dévolu au public et à l'animatrice, les libertés et contraintes affectant les joueurs. Le propos du documentaire est de transposer la célèbre expérience du psychologue Stanley Milgram⁸ sur la soumission à l'autorité, dont le principe est d'observer jusqu'à quel point l'autorité d'un savant va conduire ou non les personnes, recrutées pour prendre part à des expériences scientifiques, à administrer à un sujet des chocs électriques de plus en plus violents. L'originalité de la démarche est ici de chercher si la soumission à l'autorité, pour partie obtenue dans l'expérience initiale par le prestige de la Science au nom de laquelle est conduite l'expérience, peut aussi fonctionner quand l'autorité de référence est la télévision. Une expression de cette mise en science est la reprise inlassable des résultats chiffrés. Le pourcentage des sujets soumis à l'autorité de la blouse blanche, au début des années 60 (62 %), comparé au pourcentage des sujets soumis à l'autorité de l'animatrice de télévision, « aujourd'hui » (81 % ou, parfois, « près de 80 % »), est constamment répété. Son accroissement tient lieu de preuve de l'emprise de la télévision, plus puissante que celle de la science. Ce recours réitéré aux pourcentages n'est pas sans évoquer les usages des sondages. Avec des flottements sur lesquels nous reviendrons, le même souci d'explication et de promotion s'était manifesté pour rendre compte du processus de recrutement des candidats par une firme spécialisée : 13 000 contacts, 2 500 réponses positives, puis une sélection aboutissant à retenir 80 personnes ou 69 selon un journaliste qui dit avoir assisté au tournage (*Le Monde Magazine*, 13/03/2010). Comme le plus souvent à la télévision, la science mise en scène est personnifiée et incarnée par des universitaires présents à l'écran et/ou dans les colonnes des quotidiens et magazines de programme. Le chef de projet le plus médiatisé est Jean-Léon Beauvois, professeur de psychologie sociale. Il est l'auteur de plusieurs ouvrages sur la soumission à l'autorité dont, avec Robert-Vincent Joule, un *Petit traité de manipulation à l'usage des honnêtes gens*, texte de vulgarisation que son tirage à 250 000 exemplaires en 2008 désigne comme un *best seller*. On peut soutenir que Jean-Léon Beauvois présente un certain nombre d'attributs de ce que les journalistes nomment le « bon client ». Son propos combine un vocabulaire savant chargé d'autorité et un souci visible d'intelligibilité. Son *héxis* corporelle (sexagénaire barbu, aux cheveux longs, toujours mis en scène dans un rôle de pédagogue) et son langage

⁸ L'expérience a déjà été popularisée en 1979 par le film *Il comme Icare* d'H. Verneuil.

évoquent tant les clichés du savant vu par Hergé que la posture lestée de bon sens du sage⁹. L'équipe scientifique « pluridisciplinaire » associée à l'émission est dominée par des psychologues sociaux. Parmi les six intervenants à l'écran, on compte ainsi, outre le chef d'équipe, trois autres chercheurs en psychologie sociale : Dominique Oberlé, professeure, spécialiste des groupes, et deux jeunes chercheurs, David Vaidis, maître de conférences, spécialiste de dissonance cognitive, et Olivier Codou, spécialiste des relations à l'école dont, à l'inverse de leurs collègues fréquemment cités, on découvre le nom et le visage dans le film. L'appartenance disciplinaire des deux autres scientifiques du documentaire les sciences de l'information et de la communication (sic) est moins nettement affirmée : Didier Courbet, professeur de sic, spécialiste de l'influence des médias et de la publicité, se présente aussi comme « psychologue ». Amandine Tonelli, « assistante diplômée » à l'université de Genève, est titulaire d'une maîtrise de sic et doctorante dans cette même discipline ; on découvre également son nom à l'écran. À cette équipe dominée – en nombre, titres, notoriété, travaux cités et produits scientifiques dérivés de l'expérience¹⁰ –, par la psychologie sociale, il convient cependant d'ajouter les partenaires moins visibles ou moins audibles, appartenant soit aux sic (Yves Jeanneret, professeur, et une doctorante, Camille Jutant, cités pour l'enquête qu'ils ont menée lors du tournage de l'émission sur les publics présents dans le studio), soit à la philosophie, *via* le partenaire de l'opération, *Philosophie Magazine* (Michel Eltchaninoff, coauteur de *L'expérience extrême*, ou Alexandre Lacroix, invité du débat « Jusqu'où va la télé ? »). L'ancrage de l'émission et de sa démonstration sur une démarche scientifique renvoie enfin à des références théoriques qui débordent la psychologie sociale. Outre Stanley Milgram, deux auteurs, ou plus exactement trois livres, sont cités : Hannah Arendt, avec *Eichmann à Jérusalem* (1963) où elle théorise la « banalité du mal », et *Les Origines du totalitarisme* (1951), est plutôt évoquée par les philosophes. La *Psychologie des foules* (1895) de Gustave Le Bon constitue une autre référence.

Promesses et mythologies des psychosociologues

L'émission pourrait se lire comme une introduction, non exempte de facilités mais aussi d'audaces, à la psychologie sociale. La discipline apparaît à la fois comme le savoir pertinent pour penser la question du pouvoir de la télévision, comme capable d'offrir une méthodologie pratique pour une étude clinique et un appareil conceptuel pour en tirer les leçons. La boîte à outils conceptuelle – la soumission « librement consentie », l'« escalade d'engagement », la « situation » – renvoie aux travaux de Jean-Léon Beauvois et d'autres chercheurs de la discipline. Le lexique et les notions utilisées et explicitées sont aussi issues de la psychologie

⁹ Une vidéo de J.-L. Beauvois faisant cours est disponible sur le site <http://video.google.com/videoplay?docid=-2212089466750177446#>

¹⁰ Il faut aussi citer au nombre des psychologues sociaux liés à cette expérimentation, le professeur L. Bègue, dont certaines analyses sont assez dissonantes (voir Bègue L., Tereschenko M., 2010).

sociale (« état agentique », « emprise de système »), comme la démonstration à l'écran de la tension entre règles du jeu et système moral et des mécanismes, mis en œuvre par les sujets, pour réguler cette tension. Nous voudrions montrer ici que pour mettre en évidence des mécanismes éclairants quant à des situations d'(inter)dépendances qui maximisent la probabilité de l'obéissance, la discipline fait moins de découvertes innovantes qu'il n'y paraît, et que la crispation de l'équipe scientifique de l'émission sur la monomanie méthodologique et disciplinaire engendre plus de points obscurs que de lumières.

Un bilan modeste

Le premier et évident résultat de l'émission est de reproduire non seulement l'expérience de Stanley Milgram mais aussi son résultat central : la production de l'obéissance à des ordres qui consistent à faire souffrir une personne. La mise en scène de l'émission ne se prive d'ailleurs pas de recourir à des procédés qui flirtent avec le Grand Guignol pour rendre cela visible : cris amplifiés de la victime, gros plans et plan de coupes sur les mains qui poussent les boutons commandant les décharges électriques, musiques appuyées¹¹. Les spécialistes de psychosociologie qui ont pu s'exprimer sur le protocole ont très majoritairement considéré que la transposition de l'expérience était cohérente. Quelques propos relevés dans la bande-son de l'émission disent la leçon de l'expérience : « Notre expérience pose donc clairement la nature du pouvoir de la télévision », elle engendre la soumission alors même que « les candidats ne sont pas soumis à une hiérarchie, [...] ils subissent l'emprise d'un système qui les écrase ». « La télévision peut sans contestation possible organiser demain la mort d'un individu en guise de divertissement ». Cette emprise « s'est forgée sur cinquante ans de propagation d'un modèle de comportement répandu tous les jours dans chaque foyer [...] ». C'est donc bien elle qui impose ses valeurs, diffuse ses modèles, au point d'être devenue une autorité totalement légitime à nous faire faire ce qu'elle veut ». Comme le montreront d'autres psychosociologues (Bègue, Terestchenko, 2010), la revendication de produire un taux d'obéissance sans précédent n'a aucun fondement. De nombreuses autres reproductions de l'expérience de Stanley Milgram ont suscité des scores d'obéissance comparables, une série de petites différences dans les protocoles expérimentaux rendant au demeurant les comparaisons délicates. Reste que la soumission à l'autorité aura été illustrée, et de façon ô combien spectaculaire ! Un des apports intéressants de l'émission vient de ce qu'en sélectionnant pour l'écran des réactions types, elle rend intelligible, à l'instar de Stanley Milgram, toute une palette de comportements par lesquels les questionneurs s'emploient à gérer – avec des registres qui varient selon l'intensité des chocs électriques et les cris ou gémissements de

¹¹ On relèvera en particulier la musique de Purcell pour les funérailles de la reine Mary, dans la version réorchestrée pour S. Kubrick. La lecture des échanges sur les sites web suggère qu'elle est perçue comme « la musique d'*Orange mécanique* » et connotée à la violence et à la souffrance infligée.

la victime – la tension dans laquelle ils sont plongés. L'émission fait ainsi sens de rires incontrôlés et en apparence déplacés. Elle met en évidence des postures de tricherie bienveillante – appuyer bruyamment l'énoncé de la bonne réponse –, mais aussi des mécanismes de déni de la souffrance comme le fait de parler fort par-dessus la voix du candidat qui se plaint. Un lecteur d'Erving Goffman n'est pas là en *terra incognita*, mais la typologie déployée à l'écran est éclairante et pédagogique. Une contribution probablement plus essentielle du « Jeu de la mort » est de rendre intelligible sans toujours le théoriser nettement, le pointillé des micro-opérations et dispositifs, les étapes de l'engagement qui créent les conditions de la soumission. Le parti-pris d'un fil chronologique est sur ce point pertinent. De la réaction positive à la sollicitation de l'agence de casting, au passage d'un entretien personnalisé prolongé par la signature d'un contrat, *via* la présentation des règles d'un jeu qui comporte des « châtiments », un processus d'engagement se met en place. Le dispositif du plateau est tout entier pensé pour accentuer cette pression : lumières et *cameramen* focalisés sur le questionneur, pression de l'animatrice, présence d'un public – préparé par un chauffeur de salle – qui rappelle l'objectif du jeu pour gagner « la fortune ». Central est aussi le piège de la progressivité qui banalise le geste inaugural d'infliger une « châtaigne » de 20 volts qui doit conduire aux 40 volts, etc. Tant dans les émissions que dans des entretiens postérieurs, plusieurs participants diront à quel point ils se sentaient piégés par la crainte d'enrayer un show-rituel. À cet égard, l'insistance de Jean-Léon Beauvois sur une dimension « situationnelle » est bien fondée. La production de l'obéissance est ici liée à un dispositif qui repose sur trois types d'opérations : un processus contraignant d'engagement croissant, une mécanique d'isolement du cobaye placé dans un contexte où il ne peut prendre appui sur aucun relais de dissidence ou de solidarité collective contre les ordres reçus, et se trouve dans une situation de *double-bind* entre agir en bourreau ou en « traître » à son engagement dans le jeu ; enfin, le poids d'une autorité symbolique qui, ici, n'est pas la Science à majuscule mais une animatrice qui incarne l'Institution et probablement aussi l'intériorisation, devant tant de moyens déployés et de public présent, de la règle première du monde du spectacle, *The show must go on*. Si l'émission peut ici nourrir la réflexion, on formulera cependant trois réserves. En premier lieu, cette trilogie causale est une reconstitution que nous tirons du suivi du programme, elle n'est pas synthétisée dans une émission à visée pédagogique. En second lieu, des travaux d'historiens comme Christopher Browning (1993)¹² reposant sur des situations bien réelles et atroces de soumission à l'autorité – les bataillons de police allemands qui assassinèrent des dizaines de milliers de Juifs par fusillade dans des fosses en Pologne et Biélorussie – ont permis de mettre en évidence de façon mieux théorisée la nature et la structuration des engrenages qui transforment en bourreaux des hommes qui étaient bien rarement des nazis

¹² Dans cette étude des motivations d'Allemands « ordinaires » devenus des tueurs dans le cadre de la « Shoah par balles », C. Browning se réfère d'ailleurs aux travaux de S. Milgram et cite, parmi les facteurs explicatifs, la « soumission à l'autorité ».

convaincus¹³ et qui, contrairement au sens commun, ne risquaient en rien la mort en cas de refus. Plus encore, c'est le statut mono-explicatif de la « situation », privilégié par les travaux de Jean-Léon Beauvois¹⁴, qui pose problème. L'efficacité indéniable du dispositif construit par les psychosociologues pour enclencher une escalade d'engagement et de soumission à l'autorité, dispense-t-il de prendre en compte – en restant dans la psychologie – les singularités psychiques et l'économie émotionnelle des candidats, voire – *horresco referens* – des déterminants sociaux ? Jean-Léon Beauvois concède bien dans l'émission que « l'individu » placé « tout seul » devant la manette à décharges « trimballe avec lui un certain nombre de choses. Le plus simple c'est de dire que ce sont des valeurs » mais la boîte noire de ces valeurs restera close, comme si la puissance de la « situation » arasait toute différence entre les participants, dont le psychisme, les valeurs et dispositions seraient alors de peu d'effet. Éric Macé épingle à juste titre ce « réductionnisme psychologique » qui survalorise simultanément la télévision comme « opérateur central de pulsion » (*L'Humanité*, 27/03/10).

Implicites et extrapolations

Si l'expérience convainc si aisément les observateurs du pouvoir maléfisant de la télévision, c'est qu'ils étaient disposés à croire. Une série de raccourcis et d'approximations témoigne de ces (bonnes) dispositions dont un des traits saillants est de réactiver la bonne vieille prétention des intellectuels au monopole de la lucidité critique. On ne la leur fait pas ! Bien sûr, il en va différemment pour le *vulgum pecus* des « individus » pris dans l'étau télévisuel, l'appât du gain des émissions de télé réalité. L'émission et son para-texte-livre reprennent donc comme autant de faits indiscutables quelques-uns des lieux communs les moins fondés sur la télévision, lieux communs dénoncés comme « mythologies » (Bourdieu, Passeron, 1963), au moment même où Stanley Milgram travaillait sur la soumission à l'autorité. Le premier de ces lieux communs consiste à cotiser au mythe d'un âge d'or *via* une rhétorique décliniste, qui décèle dans la « culture d'aujourd'hui », dans la « montée de l'individualisme », dans les « dérives de la *trash* télé », dans la fabrication « depuis dix ans », de « programmes de plus en plus extrêmes », ou « depuis vingt ans », dans « le déchaînement des pulsions »¹⁵,

¹³ C'est notamment cette question de l'idéologie comme facteur explicatif de l'obéissance (ou plus exactement son insuffisante prise en compte), qui suscite les critiques de D. Goldhagen (1997) à l'encontre de la thèse de Ch. Browning et qui est au centre d'un débat historiographique sur les exécutions de masse et les « crimes d'obéissance » (Kelman, Hamilton, 1989). Sur ce point, on lira avec profit l'article de N. Mariot (2003) et la contribution de S. Richardot (2008).

¹⁴ J.-B. Beauvois, R.V. Joule, *La soumission à l'autorité librement consentie* (1998). L'ouvrage fait l'objet d'une recension dans la *Revue française de sociologie* (2, 1999, pp. 426-428) par un sociologue qui se déclare surpris par l'insistance des auteurs à affirmer la supériorité de leur propre démarche.

¹⁵ À titre d'exemple, cette phrase extraite de l'introduction du numéro de *Philosophie Magazine*, « La télé nous rend-elle mauvais ? » : « À encourager depuis 20 ans, le déchaînement des pulsions, la télévision a le pouvoir de nous transformer en bourreaux ». Accès : <http://www.philomag.com/fiche-dossiers.php?id=76>.

les symptômes et agents d'un phénomène, aussi général qu'invérifiable, de décadence. Et c'est cette aggravation (de la « situation » ?) qui est corroborée par les résultats de l'expérience de Stanley Milgram reproduite à et pour la télévision, ainsi que le soulignent les auteurs : « Là où, il y a 50 ans, un peu plus de 60 % des sujets obéissaient aux scientifiques et allaient jusqu'au bout de la série de décharges, nous sommes aujourd'hui 81 % à accepter d'administrer des chocs électriques » (Eltchaninoff, 2010). Ensuite, la télévision est une puissance (plutôt malfaisante) qui exerce pouvoir et autorité sur un « nous » indifférencié. Les commentaires martèlent quelques formules péremptoires : « Les deux documentaires de Christophe Nick prouvent que la télévision peut faire faire n'importe quoi à n'importe qui » ou encore, « Son emprise [du système de télévision] sur la plupart des individus dépasse celle d'autres systèmes comme la religion »¹⁶. On reconnaît là au moins deux des « mythologies » télévisuelles : le déterminisme technologique qui prête aux médias de masse des effets massifs ; la pensée magique qui attribue à la télévision, grand sorcier, un pouvoir à la fois puissant, mystérieux et maléfique, dont on ne sait comment il agit sinon qu'il est doté d'une force contagieuse. Enfin, cette « emprise » s'exercerait sur la plupart des individus qui y sont exposés c'est-à-dire, en l'occurrence, non seulement les participants mais aussi les téléspectateurs, et potentiellement tous les membres des sociétés occidentales, à l'exception que quelques « résistants », félicités comme des héros, pour leur force de caractère, leurs traits de personnalités, et dont la fabrication demeure, elle aussi, mystérieuse.

Quel pouvoir de « La Télévision » sur qui ?

Au-delà d'une reprise du *topos* développé par Edgar Morin sur les *mass-media* et leur effet « massifiant » sur les masses, que Pierre Bourdieu et Jean-Claude Passeron avaient pourtant démonté voici un demi-siècle, le raccourci analytique le plus stupéfiant consiste à théoriser, à partir d'un matériel qui concerne l'enregistrement en studio d'une émission, sur le pouvoir de la télévision à l'égard de ceux qui la regardent dans leur salon, une chambre d'hôtel ou au bar du coin. La question de la composition de l'échantillon mériterait déjà discussion. Il est vraisemblable que l'agence de casting sollicitée se soit employée à constituer un groupe à la composition proche de la population française. Mais ne disposant en la matière que d'exemples (X est agent municipal à Montreuil¹⁷) et non de chiffres précis sur les 80 candidats, le doute est permis. Les entreprises de sondage les plus rôdées ont grand mal à constituer des échantillons en application de la

¹⁶ Propos formulés en fin de diffusion du « jeu » par J.-L. Beauvois. Il nuancera ensuite cette appréciation dans un entretien : « J'ai dit dans le documentaire que la télévision avait aujourd'hui plus de pouvoir que la religion. Que n'ai-je pas dit là ! Je m'excuse encore. Voilà ce que j'aurais du dire ; la télévision a aujourd'hui plus de pouvoir que la religion majoritaire. C'est ce que j'avais en tête ». Une note numéro précise qu'il s'agit du catholicisme, ce qui substitue peut-être un raccourci analytique (catholicisme modéré vs islam inquiétant) à un autre.

¹⁷ Voir les cinq portraits de participants rencontrés par S. Kerviel pour *Le Monde* (11-12/04/10).

méthode des quotas, la question peut donc être posée, pour une agence de casting, de la représentation des classes aisées et des métiers intellectuels, de certains groupes populaires très pauvres ou des jeunes issus de l'immigration. En supposant un instant que l'échantillon ait incarné la diversité d'une France miniature, l'incohérence fondatrice subsiste. De ce qu'une personne obéit dans une « situation » méthodiquement construite dont la singularité a été soulignée, rien n'autorise à déduire qu'elle tient pour vérité et, *a fortiori*, pour commandement, tous les messages et injonctions qui peuvent passer par le petit écran. Il suffit d'ailleurs de poser, sur un mode absurde, la question du nombre de fois où nous avons fait l'expérience de regarder la télévision sous la lumière aveuglante de sunlights, entourés de cameramen et perchmen, interpellés personnellement par une animatrice, et sous les lazzi ou applaudissements d'un public entassé dans notre salle à manger, pour mesurer l'incommensurabilité entre le protocole de l'émission et l'expérience ordinaire du visionnage d'une émission. Comme l'expérience de Stanley Milgram ne permet en rien de préjuger ce que ses protagonistes feraient demain, hors du laboratoire, confrontés aux demandes d'un savant à blouse blanche, « Le jeu de la mort » ne permet en rien, sauf par un abus de l'autorité scientifique et une extension téméraire des leçons d'une expérience, de théoriser sur l'influence de la télévision. Sur un mode ironique, on pourrait même observer qu'une leçon rassurante de l'émission tient à ce qu'il aura fallu un budget de deux millions et demi d'euros, pour obtenir de 80 cobayes, 81 % d'obéissance aux cruelles injonctions d'un soir. À ce tarif, la *big-brotherisation* des citoyens téléspectateurs 365 jours par an semble hors de portée des budgets publics comme privés !

Références théoriques ou écrans de fumée ?

Dans cette entreprise, la psychologie sociale est flanquée de quelques divinités mineures, en les personnes d'Hannah Arendt et Gustave Le Bon principalement. La version livre évoque plus brièvement Herbert Marcuse et Bernard Stiegler. Articulées à la psychologie sociale – le statut de Gustave Le Bon (1895) comme « précurseur », sa vision « prophétique » sont rappelées dans son livre –, ces références produisent un cadre conceptuel assez curieux. Les usages combinés ou dissociés de Gustave Le Bon ou Hannah Arendt aboutissent à des prises de position très normatives et peu explicatives. Le documentaire et le livre font usage de notions cotonneuses comme « masses atomisées », « meute », « conduites grégaires », « pulsions solitaires », « sidération hypnotique », « présence contagieuse » du public. L'analyse ne s'accompagne guère de réflexions sur la prétendue autorité légitime de la télévision, ses mécanismes de légitimation, et autorise toutes les généralisations. De façon plus discutable encore, c'est l'usage même de Gustave Le Bon qui mérite discussion. Qu'un auteur ait été le premier à théoriser un enjeu saurait-il justifier de se référer à lui si cette théorisation est inepte et réfutée ? Chimistes et biologistes raisonnent-ils encore sur la « vertu dormitive » de l'opium ?

Gustave Le Bon : un précurseur et un appui théorique ?

Auteur d'une *Psychologie des foules* (1895) encore rééditée, Gustave Le Bon est un auteur au destin intellectuel double. Discredit chez les chercheurs en sciences sociales, il reste lu et cit par deux communauts : les responsables du maintien de l'ordre... et certains psychosociologues. L'hypothse de base de la « psychologie » lebonienne n'est en soi pas dnue d'intrt : dans une foule, dfinie comme « runion d'individus quelconques, quels que soient leur nationalit, leur profession, leur sexe, quels que soient aussi les hasards qui les rassemblent », le fait de la coprsence provoquerait des comportements que n'auraient pas les individus isolment. L'agglomrat prend des proprits distinctes des humains qui le composent. Les choses se gtnt rapidement pour trois raisons que la lecture de l'opuscule de Gustave Le Bon rend aisment visibles. La catgorie de foule agglomre les rassemblements publics, les lecteurs, les jurys d'assise, les assembles parlementaires et bien d'autres collectifs, sans que des variables comme le degr d'institutionnalisation, les modalits de la coprsence ou la composition sociale des groupes soient bien prises en compte. En second lieu, l'insertion dans une foule est dcrite comme engendrant mcaniquement un rgime d'motivt labile et menaant, un sentiment partag de toute puissance et d'intolrance, une rgression dans « l'chelle de la civilisation ». Enfin, la vision des foules chez Gustave Le Bon est insparable d'un ensemble de prjugs idologiques dont beaucoup dfient la fois la dmonstration empirique et les valeurs dmocratiques (impossibilit de changer la socit, association sur un registre misogyne des foules au fminin – au « femelle » –, vision des classes populaires comme spcialement manipulables et dangereuses, attribution aux humains d'un besoin de chef qu'ils partagent avec les « troupes d'animaux »). L'historienne tats-unienne, Suzana Barrows (1981), a pu montrer combien les textes de Gustave Le Bon en disaient plus sur les fantasmes sociaux des lites de la Belle poque confrontes au suffrage universel et un dbut d'mancipation des femmes que sur la ralit des comportements collectifs. Tout en adoptant une posture critique, psychologues et sociologues auraient sans doute plus d'intuitions utiles retrouver dans la littrature de l'poque, chez Gabriel Tarde qui distingue et pense la diffrence entre foule et public.

S'ils n'apparaissent que dans le livre ou la presse, la prsence d'Herbert Marcuse et Bernard Stiegler, au nombre des producteurs d'une rflexion utile l'analyse de la tlvision, est aussi relever. La compatibilit du premier avec l'invocation de Gustave Le Bon mriterait quelques explicitations. Quant Bernard Stiegler (2006), si son livre pose une question stimulante sur la manire dont la tlvision peut tre un outil de dissolution civique de la *Philia*, il ne s'encombre ni de matriel empirique, ni de la plus chtive connaissance des travaux sur ce mdia. Ds qu'on s'loigne du terrain clinique de l'exprience de Stanley Milgram,

Beaucoup de bruit pour (presque) rien ?

les bilans théoriques quant au pouvoir de la télévision apparaissent donc brumeux, combinant extensions audacieuses ou analyses elliptiques. On peut plaider qu'une partie de ces raccourcis doit aux conditions d'entretiens avec la presse ou aux formats du documentaire qui obligent à une infinie concision. Le caractère chancelant ou flou des analyses n'en est pas moins là. Est-ce la « banalisation » des dispositifs de télé réalité qui, en accroissant la tolérance du public, renforce l'emprise de l'idéologie¹⁸ ? Le téléspectateur serait-il « confronté à un dispositif beaucoup plus spectaculaire que celui dans lequel était placé le sujet de Milgram »¹⁹ mais qu'en est-il alors des réceptions privées ordinaires ? Faut-il plutôt considérer, selon les propos d'Alexandre Lacroix, rédacteur en chef de *Philosophie Magazine*, que « la télévision a conquis une fonction métaphysique » ou fait « agir des individus isolés comme s'ils étaient en foule » (Eltchaninoff, 2010) ?

Le social : une variable anecdotique et peu prédictive ?

Quelles que soient les critiques – épistémologiques ou factuelles – que nous puissions formuler ou nourrir à l'égard de la psychosociologie, nous avons déjà souligné en quoi la contribution de celle-ci nous semblait mériter attention sur deux terrains : l'analyse de la construction d'un dispositif capable d'inhiber les dispositions critiques et l'autonomie des invités, la fine attention à la manière dont ceux-ci gèrent le malaise qu'ils ressentent dans cette singulière interdépendance. L'enjeu de nos commentaires n'est donc pas d'entretenir une guerre des disciplines, mais de suggérer les coûts scientifiques de la double opération qui consiste à étendre le pouvoir explicatif d'un savoir au-delà de sa possible juridiction et à manifester disqualification *a priori* et ignorance quasi revendiquée d'autres disciplines.

Une ignorance revendiquée

Dans *L'expérience extrême* (Nick, Eltchaninoff, 2010), le deuxième chapitre s'intitule « Le pouvoir de la télévision ». Il comporte la remarquable propriété d'évacuer en vingt-sept lignes, sans citer le moindre texte ou auteur, la revue des travaux sur ces questions. Usant de quatre micro-paragrapes qui débutent par « Pour les uns... pour d'autres... pour d'autres encore », il conclut promptement à la vacuité de tous ces travaux :

« Des centaines de livres, des milliers d'études savantes, des colloques et des thèses à profusion brassent ces idées depuis cinquante ans. La plupart des grandes écoles et universités possèdent des départements de communication et des milliers d'étudiants en sortent chaque année dûment diplômés. Tous affinent ces théories. À nous, *Homo Telespectator* d'en choisir une et d'y croire » (p. 38).

¹⁸ Voir les propos d'Y. Jeanneret dans *Télérama* (10/03/10 : 46).

¹⁹ Voir les propos de D. Oberlé dans *Télérama* (10/03/10 : 44).

Les sciences sociales relèveraient donc de la croyance et leur contribution ne serait que babil d'opinions contradictoires. On ne sera pas surpris que la phrase suivante rassure ainsi : « Mais si l'on veut savoir ce que la télévision peut réellement faire aux gens, comment s'y prendre ? Il existe une expérience, la seule à notre connaissance, qui permette d'estimer l'étendue d'un pouvoir. C'est la fameuse expérience de Stanley Milgram »²⁰. Loin de se limiter au livre, ce mélange d'ignorance sans complexe et de monomanie explicative s'observe dans l'émission et ses modes de questionnement du pouvoir de la télévision. C'est ainsi que tout le protocole de l'émission et de son suivi repose sur la conviction que la prise en compte des propriétés sociales des participants serait de peu d'utilité. Les arguments sont divers, parfois curieux. Une « enquête sociale approfondie sur les sujets est exclue par la déontologie de la psychologie sociale » (Nick, Eltchaninoff, 2010 : 188). Serait-il plus problématique de demander le niveau de revenus ou d'études que de mettre en situation d'agir en tortionnaire ? Mais plus encore, « même si cette étude était réalisée, il y a fort à parier qu'elle serait décevante. La capacité de désobéissance à des ordres illégitimes ne dépend en effet pas de facteurs aussi massifs que le niveau d'éducation et l'appartenance à telle ou telle catégorie sociale » (*ibid.*). L'adjectif « massif » est ici le marqueur d'un tour de bonneteau familial à tout sociologue : en projetant sur la pratique sociologique des catégories « massives » ou « simplistes » qui sont avant tout celles du locuteur, on clôt le débat sans l'avoir ouvert. Si l'objection consiste à dire qu'il est douteux qu'on puisse anticiper sur l'identification des participants « résistants », en combinant la CSP de leur père, le niveau d'étude de leur mère, la nature de leur vote et leur niveau de revenu, le *caveat* n'est pas absurde. Cependant, il ne présente guère d'intérêt dans la mesure où on ne trouvera ni sociologue, ni sociologie revendiquant un si extravagant pouvoir prédictif. Ce que peut soutenir la sociologie, ce que confirment y compris l'émission et les études qui l'ont suivie, c'est que des corrélations peuvent exister entre des expériences et des trajectoires sociales, d'une part, et les paramètres de docilité/résistance, d'autre part. On peut en prendre pour indice le fait qu'une des personnes qui a résisté aux relances de l'animatrice, et que présente l'émission, est une jeune française d'origine roumaine qui évoquera spontanément son expérience d'un régime totalitaire. Tout en récusant l'idée d'une possible prévisibilité, Laurent Bègue et Michel Terestchenko (2010) relèvent pour leur part que le fait d'être engagé à gauche et femme accroît de manière non marginale la probabilité de résister aux injonctions. L'hypothèse selon laquelle l'expérience personnelle de situations de domination et de souffrance, l'engagement pour certaines causes, produit non pas une immunisation, mais une probabilité statistique plus grande de résister vaut au moins d'être testée. On peut également soutenir – en prenant appui sur les travaux de Daniel Gaxie (1978) relatifs à la compétence politique, ou ceux sur la sociologie du militantisme (McAdam, 1988 ; Agrikoliansky,

²⁰ Il est possible de plaider que le test de S. Milgram soit la « seule » ou la plus facile des expériences pour produire un spectacle télégénique, riche en émotions. On se réfère alors aux usages institués du média, non à la science.

Fillieule, Sommier, 2010), ou encore sur les travaux ayant trait aux conditions de survie dans les camps de concentration – que le fait de disposer de capacités d'expression, d'une forte estime de soi, d'avoir le sentiment que son action est soutenue par des *significant others*, sont autant de variables qui font que les individus ne sont pas également vulnérables devant les dispositifs construits pour produire de la soumission.

Un téléspectateur réifié

Un deuxième point aveugle du documentaire est plus surprenant s'agissant de télévision, puisqu'il prétend démontrer les méfaits de la télévision, sans se pencher sur les conditions effectives et habituelles de confrontation (assidue ou intermittente) avec la télévision par des téléspectateurs. Ceux-ci sont définitivement réduits à ce statut et demeurent invisibles puisque, représentés par les questionneurs, ils sont toujours supposés se comporter comme l'échantillon. Cette évacuation délibérée du public est, il est vrai, permise par la croyance indéfectible en la puissance contagieuse de la télévision qui parviendrait à contaminer toutes les situations, en rapport direct ou indirect avec elle, et autorise du même coup toutes les généralisations. Un simple survol de la littérature récente – ou moins récente si l'on songe aux enquêtes de Columbia, discutables à bien des égards, mais qui ont le mérite d'avoir, il y a 70 ans, ouvert, la voie à une pensée sociologique d'activités à première vue individuelles – en sociologie des médias (puisque'il s'agit de télévision), ou en sociologie de l'engagement et des mouvements sociaux (puisque'il s'agit d'engagement dans l'action et de mouvements de foules), aurait mis en évidence, en même temps que la complexité des publics, de leurs propriétés, de leurs ressources, de leur histoire, la diversité des réceptions, l'ambivalence des interprétations, l'enracinement des pratiques dans les « actes antérieurs », mais aussi dans la vie sociale et l'histoire. Pareil survol aurait instillé un doute salutaire quant à l'efficacité des mécanismes d'influence de la télévision et, peut-être, quant aux phénomènes d'obéissance et désobéissance, puisque tel était le projet initial. Faut-il remonter aux premiers travaux sur les effets politiques de la télévision qui montraient, au point culminant de la télévision d'État gaulliste, l'absence de corrélation entre vote gaulliste et possession d'un téléviseur²¹ ? Faut-il se retourner vers les recherches fondatrices de l'équipe de Birmingham montrant, au début des années 80, qu'une même émission d'information de la BBC suscitait chez des récepteurs de classes sociales différentes des perceptions contradictoires (Brunsdon, Morley, 1999) ? Vaut-il mieux renvoyer au flux plus récent des études sur la réception de quelques feuilletons et *soap operas* (*Dallas*, *Dynasty*) ? Elles ont montré avec une grande richesse de détails que les mêmes récits ne suscitaient pas les mêmes perceptions et jugements, au sein de différents publics, en Israël par exemple où des téléspectateurs fraîchement arrivés d'URSS voyaient

²¹ Voir notamment les travaux de G. Michelat (1963).

en *Dallas* une série anticapitaliste, dépeignant la dégénérescence morale de la bourgeoisie d'affaires (Katz, Liebes, 1993) ? On peut aussi évoquer les subtiles mises en garde de Roger Chartier (1990), à propos du rôle des livres dans le processus révolutionnaire, pour se souvenir qu'il y a loin « du livre au croire », et aussi, comme en attestent des enquêtes plus contemporaines sur le rôle de l'information télévisée, qu'il y a loin du voir au croire (Philo, 1990 ; Pierru, 2004). Nous nous garderons de tordre le bâton à l'envers et de mésestimer les effets possibles de persuasion, de constitution d'un sens commun et d'une adhésion doxique à l'ordre du monde, que peut produire le goutte à goutte symbolique des productions culturelles. Nos publications (Mattelart, Neveu, 2008 ; Le Grignou, 1996) sont là pour témoigner de notre allergie aux formes nouvelles de populisme et de célébration naïve d'un téléspectateur magnifié en résistant à tout message hégémonique ou en sémiologue sauvage. Reste que la question de l'efficacité symbolique des messages télévisuels est une question empirique qui doit être testée en prenant en compte la nature des programmes, les traits des publics récepteurs et les conditions de réception. Postuler *a priori* leur efficacité foudroyante est un coup de bluff théorique, substituant l'argument d'autorité à l'analyse scientifique.

Et pourtant ils résistent !

Mancur Olson (1965) s'était taillé un beau succès scientifique en expliquant – au plus fort des mobilisations des « années-mouvement » – en quoi l'action collective était éminemment aléatoire et donc bien improbable. Il faut craindre qu'à partir du souci de lancer un débat social utile, « Le jeu de la mort » et le cocon d'interprétations qu'il a suscité ne relèvent d'une logique comparable par erreurs de diagnostic sur la question des résistances, sur les comportements collectifs, sur le statut de la violence dans nos sociétés. L'émission se clôt sur le rappel, réaliste, de ce que « la désobéissance est un acte tellement difficile à réaliser que l'histoire n'a cessé de mettre en avant les individus célèbres ou inconnus (on voit à l'écran le Chinois qui tente d'arrêter les blindés, place Tien An Men) – qui ont osé, ceux qui ont su se dresser ». Plus alarmiste, le livre évoque l'émergence d'un monde de « faux rebelles », d'humains qui seuls se comportent comme en foule, d'une érosion des solidarités au profit d'un paradigme koh-lantien où « il faut vaincre ou disparaître », et la sombre perspective d'« une foule de solitaires, tous connectés mais séparés les uns des autres, [qui] est plus facile à gouverner qu'un peuple qui délibère » (Nick, Eltchaninoff, 2010 : 294). Nul doute qu'existent des institutions, nombreuses et quadrillant une bonne part du temps social, qui produisent de la soumission. La difficulté de la désobéissance, d'être le premier à se lever ou parler pour dire non, est tout aussi indéniable. Mais il est deux faits que finirait par occulter le discours et le pathos du « Jeu de la mort » : partout les humains résistent aux oppressions, et cela dans des conditions plus périlleuses qu'un plateau de télévision ; rien ne permet de soutenir que ces résistances soient en régression.

Les travaux sur les mouvements sociaux montrent que tant la pratique de la manifestation et d'autres répertoires d'action protestataires, que leur perception comme des recours légitimes, sont en pleine intensification depuis vingt ans dans les pays occidentaux. Quant aux pays dans lesquels l'absence de démocratie ne permet pas l'expression organisée de la mobilisation, ils sont le théâtre d'une grande diversité d'actions de micro-résistance. Des contributions, comme celles de James Scott (2009) qui a théorisé ces résistances minuscules et cachées, ou celles plus récentes d'Asef Bayat (2009) qui analyse, sous la curieuse expression de « non-mouvements sociaux », la manière dont une série de comportements individuels non coordonnées, de refus des restrictions imposées d'en haut, aboutit à produire de fait, puis souvent de droit, du changement social, valent la peine d'être lues. Elles démentent sans équivoque pour les Suds, l'image d'un monde de faux rebelles, de soumission consentie. L'enjeu du débat serait-il à déplacer de l'existence de mobilisations et résistances vers la question des conditions dans lesquelles des individus peuvent être les initiateurs de la désobéissance ? Mentionnons alors de passionnantes contributions qui renouvellent l'histoire des mutineries de 1917 en France. L'historien, André Loez (2010), fait le pari d'une « hypothèse sociologique » pour comprendre à la fois « ce qui fait agir et "tenir" les soldats », et ce qui fait se mobiliser contre la guerre. Sa réflexion pour « repenser le refus de guerre », ouvre plusieurs pistes de recherche sur l'obéissance et la « rébellion » : elle engage d'abord à considérer la nature plurielle des actes de mutinerie, et au-delà du clivage désobéissance/obéissance, à y voir un « continuum d'indiscipline », incluant protestations, refus de « monter » mais aussi « toute une gamme de conduites furtives et silencieuses » – qui pourraient d'ailleurs être analysées en termes d'« escalade d'engagement » mutin ! L'enquête de l'historien permet aussi de repenser les contraintes de situation : le « cadre collectif », le contexte et les rapports sociaux spécifiques de l'armée, producteurs de fortes contraintes, ou plus exactement d'« évidence collective rarement discutable » (*ibid.* : 22), mais aussi les moments, lieux, conditions de « relâchement » ou relativisation de l'institution (militaire), confrontée à d'autres univers sociaux, les rumeurs de « l'arrière », ou les « identités civiles antérieures », par exemple. Elle invite enfin et surtout à prêter attention aux acteurs, c'est-à-dire à leur restituer (et notamment aux mutins) leur identité de « civils mobilisés », leur vie sociale antérieure, leurs représentations, afin de cerner les ressorts sociaux de la désobéissance. Le groupe des mutins (*ibid.* : 288 et sq.) présente ainsi des propriétés sociales qui apparaissent comme autant de déterminants sociaux de l'engagement : on y trouve davantage de Parisiens, ce qui suggère à l'auteur l'hypothèse d'un fort degré d'exposition, de ces citoyens, aux luttes sociales et aux mobilisations politiques ; davantage de jeunes, récemment mobilisés, dont l'expérience militaire a produit une « moindre fidélité » à l'institution ; une surreprésentation des employés urbains et instituteurs, soit des groupes à niveau élevé de qualification, maîtrisant l'écrit et le « bien parler », donc dotés de ressources protestataires ; compétences moins psychologiques que sociales, que l'on retrouve d'ailleurs chez les « meneurs » (*ibid.* : 315 et sq.). Pour évoquer, sur un mode plus allusif, deux autres questions

pratiques et théoriques où « jeu de la mort » et « expérience extrême » suggèrent aussi des hypothèses contestables, nous soutiendrons d'abord qu'il est abusif de déduire de comportements physiques ou de gestes la nature d'opinions ou de convictions. Le chapitre 4 de *L'expérience extrême* (Nick, Eltchaninoff, 2010) affirme que la présence en studio « enclenche tous les processus narcissiques qui transforment le stress en jouissance » (*ibid.* : 72), que « la multiplication de plans hystérise le plateau » (*ibid.* : 81), puis que la demande par le chauffeur de salle de taper dans ses mains provoque « une accentuation de l'hystérie ». Le travail de Nicolas Mariot (2001 ; 2006), issu de sa thèse sur les voyages présidentiels en France, montre, à l'inverse, que les comportements acclamatifs lors des visites ou passages présidentiels doivent être rapportés à des contextes et des dispositifs – et en cela une analyse sociologique peut converger avec la psychosociologie dans la prise en compte de « situations » –, et ne disent à peu près rien de « l'état d'esprit » des spectateurs. Ils ne permettent donc pas la moindre extrapolation quant à l'adhésion, fugitive ou durable, des badauds ou des auteurs de vivats, aux idées ou à une candidature du Président présent. De même, toute une série de travaux sur les situations dites d'émeutes montre que le comportement des foules n'y est en rien hystérique ou brownien, mais qu'il a sa rationalité, fait place à des dynamiques coopératives²². En abordant ce dernier thème d'une façon trop rapide pour être pleinement argumentée, nous voudrions signaler ce qui nous semble une autre mésinterprétation. L'escalade indéniable de violences, de situations d'humiliations ou de mise en danger physique des candidats dans des *reality-shows*, est à la fois présentée comme l'expression la plus avancée d'un processus pathologique de lutte de tous contre tous (la « kholantisation »), et comme une forme de résurgence d'un goût morbide pour la dégradation d'autrui, un retour cathodique aux jeux du cirque. Le « processus de civilisation » analysé par Norbert Elias – et dont Cas Wouters (2006) a contribué à renouveler l'analyse dans nos sociétés, *via* les notions de « démocratisation fonctionnelle » et d'« informalisation » – se traduit, d'une part, par un recul objectivable des violences contre les personnes dans la vie quotidienne et, d'autre part, par des seuils de plus en plus bas de répugnance devant la brutalité sanglante, l'humiliation ostentatoire d'autrui, l'arrogance dans l'exercice des pouvoirs. Si l'on peut suivre Christophe Nick et Jean-Léon Beauvois quand ils identifient dans certains jeux ou *reality-shows* la métaphore d'un monde néolibéral darwinien, ou des spectacles qui puissent ouvrir une surenchère trouble de combats agonistiques ou d'humiliation consentie pour réussir, ni l'existence ni le relatif succès de ces spectacles ne permettent de postuler une adhésion idéologique à leur programme. La mise en spectacle d'une violence largement mimée, contrôlée et surjouée est bien plus le marqueur d'une société hyper-civilisée au sens eliasien, où l'efficacité des autocontrôles sur les pulsions agressives, l'attente mutuelle d'une retenue pulsionnelle, rendent à la fois possible l'expression provocatrice ou ludique d'affects et pulsions mieux contrôlés, et nécessaire l'institutionnalisation de

²² D. Cefaï offre un bilan de ces travaux dans la première partie de son ouvrage, *Pourquoi se mobilise-t-on ?* (2007).

productions culturelles qui mettent en récit et en images les pulsions agressives, leur donnant un exutoire pacifique.

Conclusion

L'analyse proposée ici d'une émission dont le dessein n'était en rien contestable pourra sembler vigoureuse ou trop systématique. N'ayant pas regardé l'émission lors de sa diffusion initiale, et n'en ayant alors identifié le contenu et le dessein que par la lecture oblique de quelques articles de presse – en général au moins intéressés sinon favorables –, nous n'avions guère d'*a priori* en acceptant de réfléchir à cette émission dans une revue scientifique. Ce sont le visionnage de l'émission, la lecture de son livre d'accompagnement et de revues de presse qui ont suscité chez nous étonnement, gêne et parfois indignation, devant la manière scientifiquement boiteuse et régressive dont était conduite cette invitation au débat.

La régression est d'abord épistémologique. Le mode d'explication des faits sociaux proposé ici est pré-durkheimien, refoulant toute influence de facteurs proprement sociaux. La psychologie sollicitée fait elle-même fort peu de cas des structures émotionnelles et des expériences individuelles des personnes. Comme Sébastien Lemerle (2007) a pu le montrer dans une thèse remarquée, en matière d'explications du monde social qui touchent le grand public, les rapports de force tendent à réhabiliter des approches psychologisantes et biologisantes, l'une allant rarement sans l'autre²³. Si le processus enrichissait une polyphonie pluridisciplinaire, il ne pourrait que réjouir. Mais comme on le voit ici, il fonctionne à la revendication d'une unique matrice d'analyse pertinente et à l'ignorance de toute interdisciplinarité. La régression épistémologique tient aussi à la réhabilitation d'une vision des médias tout puissants, exerçant sans coup férir leur influence sur des individus désarmés et « hystérisables » sur commande, qui fleure bon les *fifties* et le mcluhanisme. Cette vision de communicateurs-manipulateurs tout puissants sous-tend d'ailleurs largement les approches à la mode du *storytelling* où la question des réceptions différentielles des récits est aussi refoulée. Parce que l'émission est aussi née d'un dessein politique au sens noble, celui de susciter la réflexion sur le pouvoir de la télévision, sur de possibles manipulations à combattre, c'est aussi une paradoxale régression politique qu'il faut questionner. Elle tient à ce qui ressemble fort au vieux schème d'une lucidité critique détenue par les intellectuels tandis que les citoyens ordinaires sont une manière de chair à manipulation.

²³ Questionné sur l'émission par *Le Figaro Magazine* (12/03/10 : 84-85), B. Cyrulnik indique : « Je dirais plutôt qu'on ne naît pas résistant, mais qu'on naît avec un certain capital de résistance, inscrit sur une "bandelette génétique", plus ou moins large, sur laquelle la vie et les choix que l'on fait permettront que s'y écrive quelque chose ou pas ».

Elle tient plus encore dans le choix de la cible. Une critique informée et pugnace des médias, de leur manière de cadrer le monde, de leur peu de propension à alimenter l'idée que nous pouvons le changer, est nécessaire et utile. Mais où sont aujourd'hui les espaces sociaux où est le plus efficacement organisée la combinaison du contrôle sur les personnes, de leur démoralisation délibérée, de la production d'individus cassés et démotivés si ce n'est, pour une large part, dans le monde du travail, dans les entreprises et organisations ? Pour être un instant concordataires, nous dirons alors notre acquiescement aux apports de Christophe Nick quand il rend visible « la mort du travail », notre facilité à dialoguer avec des psychologues qui ne font pas l'impasse sur les sciences sociales et questionnent l'identité des institutions qui, *via* le harcèlement ou la dévaluation des compétences nées de l'expérience, institutionnalisent « des comportements d'obéissance destructrice » (Bègue, Terestchenko, 2010 : 64).

Références

- Agrikoliansky E., Fillieule O., Sommier I., dirs, 2010, *Penser les mouvements sociaux*, Paris, Éd. La Découverte.
- Arendt H., 1951, *Les Origines du totalitarisme*, trad. de l'américain par J.-L. Bourget, R. Davreu et P. Lévy, Paris, Éd. Le Seuil, 1998.
- 1963, *Eichmann à Jérusalem*, trad. de l'anglais par A. Guérin, Paris, Gallimard, 1997.
- Barrows S., 1981, *Miroirs déformants. Réflexions sur la foule en France à la fin du XIX^e siècle*, trad. de l'américain par S. Le Foll, Paris, Aubier, 1990.
- Bayat A., 2009, *Life as Politics. How Ordinary People Change the Middle East*, Stanford, Stanford University Press.
- Beauvois J.-L. et al., *Milgram à la télévision : une transposition du paradigme d'obéissance*, à paraître.
- Beauvois J.-L., Joule R.-V., 1987, *Petit traité de manipulation à l'usage des honnêtes gens*, Grenoble, Presses universitaires de Grenoble, 2008.
- Bègue L., Beauvois J.-L., Courbet D., Oberlé D., 2010, « La soumission à l'autorité », *Cerveau & Psycho*, 38, mars-avr. Accès : http://www.cerveauetpsycho.fr/ewb_pages/f/fiche-article-la-soumission-a-l-autorite-24662.php.
- Bègue L., « Soumission à l'autorité », in : Taguieff P.-A., Policar A., dirs, *Dictionnaire historique et critique du racisme*, Paris, Presses universitaires de France, à paraître.
- Bègue L., Terestchenko M., 2010, « La télévision favorise-t-elle les comportements violents ? De Tueurs-Nés à La Zone extrême », *Esprit*, mai, pp. 44-64.
- Bourdieu P., Passeron J.-Cl., 1963, « Sociologues des mythologies et mythologies de sociologues », *Les Temps modernes*, 211, pp. 998-1021.
- Browning C., 1993, *Des hommes ordinaires. Le 101^e bataillon de réserve de la police allemande et la Solution finale en Pologne*, trad. de l'anglais (États-Unis) par É. Barnavi, Paris, Tallandier, 2007.

Beaucoup de bruit pour (presque) rien ?

- Brunsdon C., Morley D., 1999, *The Nationwide Television Studies*, Londres, Routledge.
- Canguilhem G., 1977, *Idéologie et rationalité dans l'histoire des sciences de la vie*, Paris, Vrin, 1988.
- Cefaï D., 2007, *Pourquoi se mobilise-t-on ?*, Paris, Éd. La Découverte.
- Chalvon-Demersay S., 2003, « Enquête sur des publics particulièrement concernés. La réception de *L'Instit* et d'*Urgences* », pp. 503-519, in : Cefaï D., Pasquier D., dirs, *Les sens du public. Publics politiques, publics médiatiques*, Paris, Presses universitaires de France.
- Chartier R., 1990, *Les origines culturelles de la Révolution française*, Paris, Éd. Le Seuil.
- Eltchaninoff M., 2010, « La naissance de l'homme-foule », *Philosophie Magazine*, 37. Accès : <http://www.philomag.com/fiche-dossiers.php?id=76>.
- Gaxie D., 1978, *Le Cens Caché*, Paris, Éd. Le Seuil.
- Goldhagen D., 1997, *Les Bourreaux volontaires de Hitler*, trad. de l'américain par P. Martin, Paris, Éd. Le Seuil.
- Joule R.-V., Beauvois J.-L., 1998, *La soumission librement consentie*, Paris, Presses universitaires de France.
- Katz E., Liebes T., 1993, *The Export of Meaning. Cross cultural readings of Dallas*, Londres, Polity Press.
- Kelman H., Hamilton V., 1989, *Crimes of obedience*, New Haven, Yale University Press.
- Le Bon G., 1895, *Psychologie des foules*, Paris, Presses universitaires de France, 2003.
- Le Grignou B., 1996, « Les périls du texte », *Réseaux*, 80, pp. 107-126.
- Lemerle S., 2007, *In carne veritas ? Le biologisme comme phénomène éditorial en France, 1970-2000*, Thèse de sociologie, EHESS.
- Loez A., 2010, *14-18. Les refus de la guerre. Une histoire des mutins*, Paris, Gallimard.
- Mariot N., 2001, « Les formes élémentaires de l'effervescence collective ou l'état d'esprit prêté aux foules », *Revue française de science politique*, 5, pp. 707-738.
- 2003, « Faut-il être motivé pour tuer ? Sur quelques explications aux violences de guerre. », *Genèses*, 53, pp. 154-177.
- 2006, *Bains de foule. Les voyages présidentiels en province. 1880-2002*, Paris, Belin.
- Mattelart A., Neveu É., 2008, *Introduction aux Cultural Studies*, Paris, Éd. La Découverte.
- McAdam D., 1988, *Freedom Summer*, Oxford, Oxford University Press.
- Michelat G., 1963, « Télévision, moyens d'information et comportement électoral », *Revue française de science politique*, 2, pp. 877-905.
- Nick C., Eltchaninoff M., 2010, *L'expérience extrême*, Paris, Don Quichotte.
- Nick C., Péan P., 1997, *TF1. Un pouvoir*, Paris, Fayard.
- Olson M., 1965, *Logiques de l'action collective*, trad. de l'anglais par M. Levi, Paris, Presses universitaires de France, 1978.
- Philo G., 1990, *Seeing and Believing. The Influence of Television*, Londres, Routledge.
- Pierru E., 2004, « Effets politiques des médias et sociologie prophétique », pp. 289-313, in : Legavre J.-B., dir., *La presse écrite : objets délaissés*, Paris, Éd. L'Harmattan.

- Richardot S., 2008, « L'apport de la psychologie sociale à la question de l'obéissance : les travaux de Stanley Milgram sur la soumission à l'autorité », pp. 47-59, in : Loez A., Mariot N., dirs, *Obéir / Désobéir. Les mutineries de 1917 en perspectives*, Paris, Éd. La Découverte.
- Scott J., 2009, *La domination et les arts de la résistance*, trad. de l'anglais par O. Ruchet, Paris, Éd. Amsterdam.
- Stiegler B., 2006, *La Télécratie contre la démocratie*, Paris, Flammarion.
- Wouters C., 2006, *Informalization*, Londres, Sage Publications.